



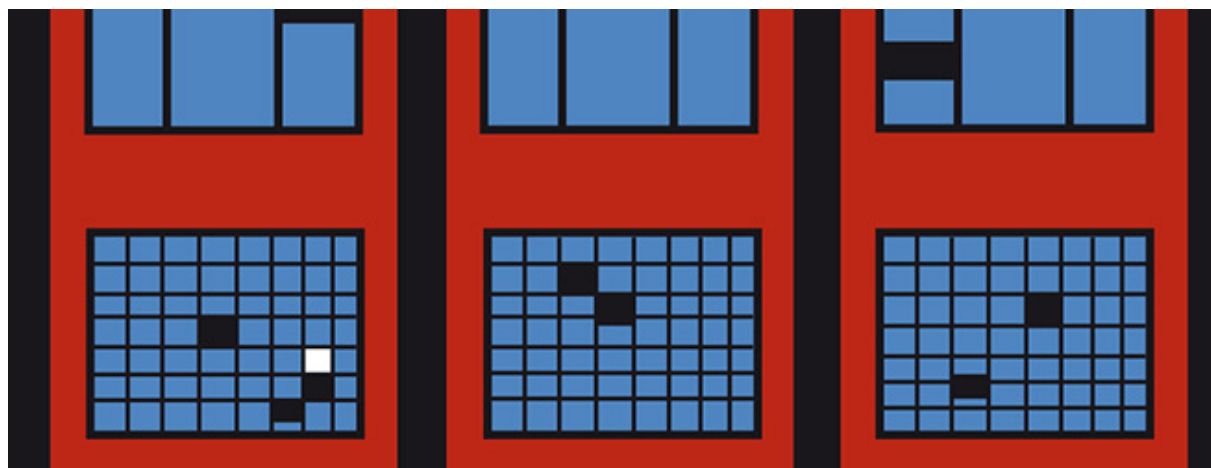
 **litt**erature-romande.net
quand une française découvre la littérature suisse

Litterature-Romande.net

Quand une Française découvre la littérature suisse romande...

Posté le 29.09.2015

« Fordetroit » d'Alexandre Friederich



Quand Alexandre Friederich voyage, il le fait carnet en main, observe, relève, note, esquisse. Il l'avait précédemment fait avec *easyJet* et, cette fois, nous emmène à Détroit. Mais que l'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas le dépaysement qui est recherché, c'est plutôt une confrontation d'idées, entre celles que nous avons de nous-mêmes et celle que nous nous faisons de l'autre, de sa société, comme un reflet. Et Alexandre Friederich d'insister: Détroit, patrie déchue de Ford et des grands constructeurs américains, boulevards déserts et muets sur plusieurs miles, habitants fantômes, murs lézardés, ce n'est pas seulement le constat d'échec d'une société capitaliste de « là-bas », c'est également notre propre avenir. Une thèse comme un pavé dans notre crasse insouciance de consommateurs.

Il a tort : ce T-shirt est une merveille ! Minable, délavé, mais noble. Qui s'acharnerait à effacer un motif ? Un fou. À part un fou, qui tenterait de récupérer un T-shirt ? Un fou. Et pour le vendre ! Le vendre ici, au sol, sur une passerelle de Détroit ? Cet homme est un fanatique, un historien, un amant de l'ordre et du chaos ! Imaginez-le, papier de verre en main en train de poncer et les couleurs ont passé, le motif a glissé dans l'oubli. Il a trempé un pinceau et tracé le nom de sa ville. Une opération d'alchimiste. Une transsubstantiation. La politique des choses ! Or, rien ne fait si cruellement défaut dans notre monde mécanique, un monde où chaque chose chasse la précédente. Car l'Amérique est passée maître dans cette stratégie de la table rase. L'Histoire l'inquiète. L'Histoire est une maladie. Elle la voit comme une spécialité réservée aux érudits qui fabriquent des livres. Et comme nul ne lit, elle meurt.

Ce n'est donc pas un récit, ce n'est pas un manifeste non plus que ce livre – court, comme si l'envol lyrique ou le récit eux-mêmes avaient péri. Trois parties (« Immofermeture », « Décarcération » et « Zodiacales ») qui présentent et décortiquent, voilà des constats, seulement cela ? On pourrait se laisser bercer mais c'est oublier que les mots saisissent. Comme le dit Alexandre Friederich lui-même : « [...] c'est la qualité d'un vrai livre, on ne peut pas le lire sans s'y abandonner. » Mais peut-on parler d'abandon alors que l'implacable rebute ? La lucidité des observations, la peinture de ce monde sans hommes, ou avec des hommes mais des assimilés, des bouffés par la ruine, de petites cendres qui sont ballottées dans une ville qui n'en a plus que la taille, qui n'offre plus que la gueule de bois des grandeurs rêvées, le creux qui semble se nourrir du plus creux encore, tout cela

fait frémir et d'autant plus quand l'auteur, non par sadisme mais par clairvoyance, semble promettre que voilà l'avenir de nos rêves d'ivrognes gâtés.

À me balader dans Détroit pour mesurer à l'aune de ce corps d'industries effondrées nos possibilités de rebond, je pressens que l'art est la seule issue. Du moins en a-t-il été ainisi à l'âge moderne : engagé dans un processus d'abrutissement général, le besoin général d'art devient criant. Mais, aujourd'hui, ce processus est allé trop loin. Peut-être que lorsque la laideur a tout envahi, l'art disparaît. L'homme alors retombe dans le passé, c'est-à-dire dans la religion.

Que l'on ne se fasse pas une idée préconçue : le texte n'est pas désespéré. Bien que la thèse soit crue, d'une franchise qui glace – et espérons que notre avenir ne soit pas celui représenté dans ce texte –, quelques sursauts d'humanité constellent le récit, mais l'email est usé, les sourires cachant une détresse ou, plus simplement, une perte inexorable. Ainsi en va-t-il de la librairie, découverte incroyable, ou des quelques soirées décrites. Tout le monde n'est pas mort, mais tout le monde n'est plus vraiment vivant. Une fois le livre refermé, une crainte, un sursaut : n'y allons pas. N'allons pas à Détroit... Ouvrir les yeux et espérer que tout ce qui nous entoure ne soit qu'un sale rêve passager...

Celui qui meurt n'a pas encore goûté à la terre, que déjà un nouveau venu saute dans son costume, conduit sa voiture, vérifie son flingue, file à l'usine et se met au travail. À ce tarif, nulle sédimentation. Pas d'Histoire, pas de savoir. Un présent dans lequel on vit et meurt, une église de Judas, une autre du Paradis, le tout sans conséquences, car il est trop tard – on n'entre plus, ni dans la vie ni dans la mort, le registre a changé. Ce qu'on est ? Qui peut le dire ? Emporté dans un carrousel d'événements dont le sens échappe et soudain mis en bière.

Par **Bertrand Schmid**